

Introduction

Ce livre a pour objet la lecture de la folie en France au XIX^e siècle. Il se réclame d'une histoire intellectuelle et culturelle et tente de comprendre, en se situant au croisement de l'aliénisme, de la rhétorique et de la littérature, les usages et représentations dont l'expression de la folie est devenue l'enjeu dès l'émergence institutionnelle, autour de 1800, de la clinique des maladies mentales. L'enquête dont il procède a été poursuivie, sans pour autant s'enfermer dans un cadre trop strict, jusque vers 1860, guidée en cela par les transformations, les tensions et les renversements qui marquent l'histoire de la psychiatrie : l'arc ainsi couvert s'étend des théories «morales» fondatrices jusqu'aux convictions physiologistes et organicistes dominantes au milieu du siècle, sur lesquelles bon nombre d'aliénistes espèrent enfin élever, par la seule étiologie, et libérés d'une symptomatologie psychique jugée trop incertaine, «l'édifice des sciences psychiatriques¹».

Entre ces deux moments ou, mieux, entre ces deux pôles déterminants dans l'histoire de la psychopathologie – où le «délire», distingué ou non de la «folie», est au premier plan des théories médicales –, une réflexion sur le langage des aliénés, une pratique de la lecture, de la citation et de la collection de leurs écrits ont très largement trouvé leur place dans le champ de la médecine, impliquées tout à la fois par l'expertise médico-judiciaire, la symptomatologie et la thérapeutique. Apprécier l'importance de cette implication, dégager les instruments et l'ambition théorique qui la soutiennent, c'est donc nécessairement réemprunter les chemins d'une histoire de la psychiatrie déjà très amplement balisée, reprendre à nouveaux frais les textes sur lesquels celle-ci s'est constituée, et en incorporer aussi bien d'autres que, principalement axée sur les institutions, le traitement et la nosologie, elle n'a pratiquement jamais été amenée à prendre en compte.

1. J.-J. MOREAU de TOURS, «De l'identité de l'état de rêve et de la folie» [1855], p. 362. Les références aux livres et articles cités sont abrégées. Le lecteur est prié de consulter la bibliographie finale. Des dates indiquées entre crochets, la première correspond à l'année de la première édition et la seconde, s'il y a lieu, à celle de l'édition citée. D'éventuelles parenthèses à l'intérieur des crochets signalent l'année de composition lorsque la publication est tardive ou posthume. Ces indications ne sont répétées que quand elles permettent de distinguer des textes sensiblement remaniés et réédités sous le même titre ; elles sont en revanche omises pour la littérature secondaire. L'orthographe a été modernisée dans les citations et respectée dans les titres.

Textes médicaux spécifiquement consacrés à la folie ou aux «passions» (jugés fondamentaux ou mineurs), tableaux nosographiques, traités de séméiologie et de médecine légale ; mais aussi textes littéraires, essais de philosophie du langage, de grammaire, de poétique et de rhétorique : la bibliothèque dans laquelle les pages qui suivent s'aventurent est aussi déraisonnablement immense qu'elle est indispensable, et inévitablement incomplète. Car on ne peut espérer déplier les valeurs et les fonctions de la lecture aliéniste qu'en la restituant à la culture plurielle, non exclusivement médicale, dont elle est dépositaire, et avec laquelle la discipline qu'elle représente se mesure. Si la «spécialité» psychiatrique a eu pour vocation, dès sa «naissance», de se risquer dans des terrains multiples (éthique, philosophie, histoire ou esthétique) qui n'étaient pas naturellement les siens – et dont on lui a fait grief de vouloir les investir –, la lecture de la folie est peut-être la plus hétérogène des pratiques qu'elle ait mises en œuvre. Le savoir sur lequel elle prend appui n'a assurément rien qui lui soit propre, et son déploiement, d'autant moins assuré qu'il pousse l'aliénisme au-delà des frontières de la médecine, appelle de la part de celui-ci, manœuvres de compensation et protestations de compétence. La lecture médicale se donne en fait elle-même à lire ; le discours des aliénés, cité et commenté dans les traités, éclaire non seulement les modes de manifestation de la folie dans le langage et la manière dont l'aliénisme les décrypte, mais tout aussi bien l'image que ce dernier entend diffuser de lui-même.

D'une histoire de la lecture, on est donc insensiblement conduit à une histoire et à une poétique, au sens classique, des formes du discours psychiatrique ; l'intégration de l'expression verbale de la folie réfléchit en fait, très singulièrement, le rapport que les aliénistes entretiennent au langage. Car cette assimilation ne participe pas moins d'une économie discursive que d'un projet médical : citer la folie, supposent les aliénistes, cela revient à restituer un fragment brut de ce dont la clinique fait son objet ; et donc à instaurer, du même geste, un régime de vérité, en appuyant la description médicale sur une documentation irrécusable. De sorte qu'une *écriture* prolonge cette lecture, et que la seconde trouve peut-être même son ultime raison dans la première. Ce que les fous disent ou écrivent, les aliénistes l'assujettissent aux finalités rhétoriques de leurs propres textes.

Dans l'une ou l'autre de ces activités langagières assumées par la médecine, la littérature et ses institutions jouent un rôle prépondérant. Parce que les aliénistes tirent de la codification classique des «belles-lettres» l'essentiel de leur conception du langage et que, mêlant jugement esthétique et évaluation clinique, ils en viennent même à classer les productions de leurs patients à l'enseigne d'une «littérature des aliénés». Mais aussi parce que, tout en assimilant les textes littéraires à un réservoir de «types» pathologiques, dont on ne manque pas de dénoncer par ailleurs la nature pathogène, la littérature et ses «procédés» servent aux aliénistes de repoussoir à l'heure de définir les qualités et les devoirs du texte médical. Enfin, et non sans paradoxe, parce que leur fréquentation de la littérature, croissante au fil du siècle, les pousse à concevoir une collaboration avec elle autour de quelques thèmes majeurs : les mécanismes de l'illusion et de l'hallucination, les délires provoqués, les analogies du rêve et de la folie ; collaboration qui se traduit formellement, dans les traités, par la multiplication des citations et références à la littérature contemporaine, et dont l'une des retombées culturelles n'est pas des moindres pour la médecine : en affichant sa familiarité et son intelligence des œuvres, l'aliéniste se représente aussi lui-même en «écrivain».

Entre aliénisme et littérature, les contacts et les passages sont nombreux. Et celle-ci est bien loin de se réduire à un support inerte, en attente d'une reconnaissance par la médecine. Les citations et références sont en fait réciproques, et quelques textes littéraires auront tôt fait d'assimiler non seulement les thèses de l'aliénisme, mais aussi les formes dans lesquelles il les énonce. L'effet spéculaire ne va pourtant pas sans distorsions. Car c'est une controverse qui se noue en fait au travers de cet échange, emportant une interrogation du rapport entre langage et folie tel que les aliénistes le pensent à partir de la littérature, mais à des fins médicales. Que le délire puisse se lire, c'est exactement ce qu'un Balzac, un Nodier ou un Nerval dénie ; ce dernier pour avoir été lui-même la cible de la lecture qu'il récuse. Sans doute parce que la littérature agence un matériau trop proche de celui que les médecins sanctionnent – quand il ne se confond pas tout simplement avec lui –, et parce que le déchiffrement de l'aliénisme menace en droit de s'étendre à tout discours, des stratégies diverses s'efforcent, dans les textes qui thématisent la clinique, de faire chicane à la lecture symptomale ou, mieux, de la disqualifier. À la rhétorique conquérante de quelques aliénistes, assurés de distinguer et de montrer la folie dans le langage, répond alors une rhétorique adverse, contestataire ou défensive.

Pour dérouler les fils de ce dialogue, on s'en tiendra rigoureusement ici à la lecture d'une lecture, en adoptant comme principe de ne jamais s'engager dans une lecture première qui, se reconnaissant dans celle des aliénistes ou rivalisant avec elle, aurait à se prononcer elle-même sur la teneur pathologique du langage. La perspective adoptée est, en ce sens au moins, résolument historique : elle cherche à saisir les enjeux d'un recours de la médecine à la lecture, et non à soumettre cette dernière à une évaluation rétrospective ; elle s'applique à suivre les esquives et résistances de la littérature, mais non à déterminer les formes ou les registres dans lesquels le trouble de l'esprit signerait sa présence dans les textes. La « folie » dont il sera question n'est donc pas celle, intemporelle, dont on a fait tant de fois, sur un thème très ancien, le privilège insigne ou l'inévitable condition de la « littérature² ». Sans aucunement les discuter – ni même prétendre se soustraire à leur juridiction philosophique – la recherche dans laquelle ce livre prend sa source s'est tenue en marge des présupposés essentialistes selon lesquels il n'y a d'œuvre que de folie ou, inversement peut-être, la folie est une « absence d'œuvre », « ce qui ne se dit pas³ ». Le « langage », la « folie », la « littérature » ne sont pas ici des catégories immuables, mais des entités en mouvement, issues de l'intersection et de la confrontation des discours

2. Un tel parti théorique rassemble étonnamment des positions aussi inconciliables – mais significativement contemporaines – que celles de : Sh. FELMAN, qui voit dans la « résistance à l'interprétation » que la « folie » et la « littérature » auraient en partage le signe d'une « connivence », et qui, « parce qu'il n'y a pas de métalangage », superpose « textes de la folie » et « folie des textes » (*La folie et la chose littéraire*, pp. 14 et 347-350) ; ou de P. BARBERIS, qui envisage la « folie littéraire » comme réponse idéologique à une « modernité folle », et qui forge la catégorie du « texte fou », dont le propre serait de constituer « le marginal en essentiel », ce que « seule la littérature est capable de [...] faire » (*Le prince et le marchand : idéologiques, la littérature, l'histoire*, pp. 299 et 317-318) ; ou encore de T. TODOROV, qui, tout en affirmant l'historicité de la notion de « littérature », en vient à analyser l'histoire de l'« idée » qu'on a pu se faire d'elle « à des époques différentes », en fonction des paramètres sémiologiques, réputés invariables, du « discours psychotique » (*Les genres du discours*, pp. 84-85).

3. On se reportera au célèbre commentaire de Foucault par Derrida, sur lequel la critique et la théorie littéraires ont longtemps fondé tout entière leur compréhension de la « folie » (J. DERRIDA, « Cogito et histoire de la folie »).

qui, en en faisant leur objet, en fait les construisent.

Ce déplacement du regard n'est évidemment pas sans conséquences pour l'histoire et la critique auxquelles ces pages tentent de donner forme : privilégier l'intérêt des médecins pour le langage, ainsi que les configurations discursives dans lesquelles il se traduit, c'est faire sans doute inévitablement de l'«aliénisme» et des «aliénistes» – en adoptant du coup une dénomination qui ne s'applique pas à tous⁴ – une figure collective ; c'est niveler des différences significatives entre thèses et pratiques parfois adverses, et bouleverser aussi les places que l'histoire de la psychiatrie reconnaît à chaque acteur singulier dans ce qu'elle conçoit le plus souvent comme une discipline en marche, orientée et légitimée par ses progrès scientifiques. Mais ce revers épistémologique ouvre en fait la voie, au rebours des perspectives finalistes, à une intégration de la médecine dans le réseau d'échanges et d'interactions au sein duquel elle se déploie. La psychiatrie y gagne, pourrait-on dire, en instabilité : représentée dans ses tensions et ses contradictions, aux prises avec un objet qui la requiert et pour lequel elle n'est pas armée, sans cesse portée à dépasser les limites qu'on lui assigne ou qu'elle se donne, elle se trouve ainsi saisie, elle aussi, dans le mouvement de sa recherche et de sa construction, perçue à travers cette précarité de tout instant qui la pousse à projeter un «édifice» qui ne sera en fait jamais élevé.

Ce sont précisément les étapes et l'outillage, mais aussi les mythes de cette édification que les six chapitres ou séquences qu'on va lire, multipliant les recoupements, les citations et les références, s'attachent à suivre et à rétablir, faisant du langage le centre de leur interrogation : de l'imaginaire médical d'une «lecture de la pensée» aux modalités concrètes du déchiffrement clinique et de l'expertise légale de l'écrit ; du projet d'une symptomatologie linguistique aux dérives d'une stylistique de la folie ; des représentations de la physionomie de l'aliéné à la reproduction et à la mise en scène de sa parole ; des leçons de lecture que les aliénistes dispensent à leurs propres lecteurs, à leur revendication d'une connaissance intime de la folie, par quoi ils pourraient renoncer à lire ce que les aliénés écrivent ; enfin, de l'incorporation de la littérature par la médecine aux miroirs subtilement trompeurs dans lesquels la médecine est réfléchie par la littérature.

4. «Aliénisme» (1833) et «aliéniste» (1848) apparaissent bien après «aliéné» et «aliénation mentale» (voir *infra*, ch. II, p. 158, note 247, et ch. I, p. 75, note 213 ; ainsi que A. REY, *Dictionnaire historique de la langue française*). «Psychiatre» et «psychiatrie», attestés respectivement en 1802 et 1842, n'entrent réellement dans l'usage qu'à la fin du siècle (*Ibid.*).